

Le secret de Maria

Nouvelle

Texte
Pierre Crevoisier

Illustration
Anne Bory



Collection les déjantérotiques

Le secret de Maria

Nouvelle

Le secret de Maria est un podcast,
le premier de la collection Les déjantérotiques.
Découvrez la version audio ici



En mémoire de Roger, le Bororo

Le secret de Maria

à lire avec

Nel blu dipinto di blu, version d'Emma

<https://youtu.be/gvCX-eUFECc>

C'était au temps de mes années italiennes. J'étais à Bologne pour terminer mon mémoire sur Dino Buzzati, mon maître en littérature de l'absurde. Un an auparavant, j'avais rencontré Paola, une flamboyante aux seins pointus et doux et j'imaginai naïvement une passion infinie, un amour éternel et des baisers joviales dans les collines du Parco dei Gessi. Au printemps, Paola me quitta pour un petit barbu napolitain et insignifiant. Il se prénomma Siegfried. L'idiot emporta ma Walkyrie dans sa valise. Dans la ville rouge, Paola me laissa son appartement et son chat. La cession de l'un était conditionnée à l'autre. Non négociable.

L'appartement était étroit. Deux petites pièces et une cuisine en prolongement du couloir. Le plafond était à une hauteur démesurée. La première fois que j'étais entré, j'avais eu le sentiment que les rêves de tous ceux qui y avaient vécu étaient restés prisonniers de ces pièces, enfermés dans cette bulle de plafond et qu'ils nous regardaient en riant. Paola avait rigolé. « Ma sei scemo! »¹. L'habitation était située Via Lionello Spada, dans un immeuble carré, pourvu d'une large cour intérieure et, au centre de chaque arête, des escaliers en pierre qui menaient aux étages, distribuant les accès aux appartements par de longues passerelles circulaires.

¹ « Tu es bête ! »

J'arrivai à la fin de l'été, le temps où les fenêtres étaient encore ouvertes et laissaient déborder sur le monde de petits bouts des vies intérieures, les appels des mères le jour, les télévisions criardes de cinq heures, les cris des pères le soir, le hantement des corps la nuit.

Une semaine après mon emménagement, accoudé au parapet du balcon, j'écoutais la nuit tomber lorsqu'une motocyclette entra en trombe dans la cour. Une jolie moto rouge. Une masse de cheveux blancs accompagnait son arrivée. Des cheveux blancs et une robe à fleurs larges, des coquelicots. La vieille dame - de mon poste d'observation, je ne voyais pas son visage, mais la crinière, les mains fines et anguleuses, le porté de l'épaule, des signes infimes qui me faisaient penser à une dame d'un certain âge - la vieille dame donc mit pied à terre, éteignit le moteur et cala l'engin sur son pied avec une étonnante énergie. C'est alors qu'elle leva la tête, m'aperçut et, souriant un instant, m'adressa un baiser. Ciao, bello! Je n'entendis pas les mots, juste l'intention et le mouvement des lèvres, des lèvres aussi rouges que la moto et les fleurs de la robe. La femme disparut dans le premier appartement du rez-de-chaussée, là où elle avait garé le deux-roues.

Le lendemain, en partant pour la bibliothèque, je m'arrêtai un instant à contempler la mécanique. Une véritable Benelli de la fin des années 20, une Piumina, d'un rouge pétant, les chromes rutilants, un modèle unique. Elle devait avoir plus de soixante ans, mais elle semblait sortir toute neuve des ateliers de fabrication de l'usine de Pesaro. Sur la porte de l'appartement où la vieille dame s'était engouffrée le soir précédent, seul un prénom était affiché : Maria. Au pied, je vis une écuelle à demi entamée et j'imaginai parfaitement le chat reçu en héritage prenant son dessert ici.

Le soir même, je frappai à la porte de Maria. J'avais élaboré une introduction sur l'infidélité des estomacs félins, si j'avais besoin d'un prétexte à mon intrusion. Maria ne s'embarrassa de rien, m'ouvrit en grand en repartant déjà vers sa cuisine, lança un entra, entra² en guise de bienvenue.

– Ti faccio un café!⁵

Elle me dit je t'ai reconnu tout de suite, le jeune homme du troisième, l'amico di Paola, elle est gentille Paola, une belle fille, tout le monde se retourne sur son passage, elle est où, il y a longtemps que je la vois plus, elle est en voyage, comment va-t-elle, son chat est toujours à gratter derrière ma porte, comment il s'appelle son chat, Nebbia, non, Neve, drôle de nom pour un noir, tu as vu, même les yeux sont aussi noirs que le reste, à croire qu'on l'a passé au charbon, Paola revient quand, mais assieds-toi, tu mets quoi dans ton café, deux sucres, trois, mais je ne t'ai même pas demandé ton nom, comment tu t'appelles... Elle avait dit tout cela sans respirer, d'une traite, sans attendre de réponse, comme si elle allait les trouver elle-même dans le fil de ses pensées et de son discours.

– Jacques, je dis!

– « Jacques », sei francese?⁴

Avant qu'elle ne poursuive, je glissai le nom de Paola, son départ, mes études et le chat. La gentile signorina Paola se transforma en mangeuse d'hommes, même que c'était « normal avec un cul comme ça », sans que je sus si elle voulait réellement évoquer le joli fonde-

2 Entre!

3 Je te fais un café.

4 tu es français?

ment de Paola où, comme peuvent le faire les Italiens, faire référence à la chance qu'elle avait de nous dévoiler. Je ne posai pas la question, car les ambivalences sont souvent utiles aux silences qu'elles accompagnent.

Les silences étaient rares avec Maria. J'appris rapidement qu'elle avait 76 ans, qu'elle était fille de paysans de l'Emilie Romagne, «de San Bartolomeo», née en 1920 et qu'elle n'avait pas eu d'enfant. Elle montra ses parents, un portrait d'eux, jeunes, le jour de leurs noces, lui en frac et moustache, elle en costume de lin blanc, les sourires figés, et les mêmes, vingt ans plus tard, la tristesse et Mussolini en plus. «Et la Benelli», demandai-je? Elle me raconta que c'était un cadeau de son fiancé Giuseppe:

- Elle est d'origine, de 1928. Giuseppe me la offerte le jour de mes 16 ans.
- Et elle est toujours là? On dirait qu'elle est neuve...
- Je la sors tous les jours, qu'il vente ou qu'il pleuve. Et je la soigne comme un bébé!
- Le fiancé, c'est l'homme de la photo sur la télévision?

Maria détourna la tête, fouilla dans la poche de sa robe à fleurs - des jaunes, cette fois, toujours grandes et ouvertes - en sortit un mouchoir et s'essuya les yeux. Elle ne répondit pas et fit comme si la conversation était terminée.

Dans son cadre, Giuseppe la regardait. L'homme portait beau, plutôt grand, les cheveux en crinière et la bouche bien dessinée. Il avait une chemise blanche à col ouvert. Le visage et le haut du corps lui donnaient un petit air de Marlon Brando très jeune. Ce qui impressionnait, c'étaient ses mains, immenses, puissantes, des pognes faites pour creuser la terre et s'emparer du ciel. Sur la photo, elles étaient déployées, non,

elles étaient en train de s'ouvrir, de s'avancer pour saisir quelque chose devant elles, devant lui, quelque chose situé du côté du photographe, ou peut-être étaient-elles sur le point de s'en prendre à lui et, s'il n'était le rire de l'œil, un œil où aucune colère ne vivait, on aurait juré que ces grandes mains allaient s'emparer de celui qui prenait l'image et qu'à cet instant, le déclencheur les avait saisis au vol, lui et ses mains.

Je ne saurai pas, pas encore. Maria me pressa de m'en aller.

Durant les mois d'automne, j'observai attentivement Maria bichonner sa Piumina. Elle y passait des heures, astiquant les chromes jusqu'à ce qu'ils brillent dans la nuit, frottant le cuir du siège avec une graisse qu'elle sortait d'une boîte en fer blanc, démontant le moteur qu'elle déployait sur le sol de la cour, nettoyant chaque pièce à l'essence avant de la graisser à nouveau, remontant le mécanisme les yeux fermés, tant elle connaissait par cœur l'emplacement de toute chose, l'emboîtement d'un arbre dans sa cavité, le piston dans sa gorge, la liaison de tel engrenage avec tel autre, jusqu'aux maillons de la chaîne qu'elle articulait l'un après l'autre pour en tester l'usure.

Le plus remarquable était sa façon d'enfourcher la machine, toujours vêtue de ses robes amples et fleuries dont j'imaginai qu'un pli du tissu allait se prendre dans le moyeu de la roue et entraîner avec lui l'ourlet et la robe entière. Mais Maria savait y faire. La moto encore sur son pied, elle balançait la jambe droite par-dessus, entraînant l'étoffe dans cet élan, ni trop, ni trop peu, juste ce qu'il fallait pour éviter la rencontre entre la mécanique et le voile et retomber de l'autre côté de la monture avec une naturelle élégance. Une danseuse sur un fil de funambule. Puis, elle remontait